

LÉON DENIS

# LE PROGRÈS

conférence

Ce discours n'était pas destiné à la publicité. L'accueil qui lui a été fait, l'invitation pressante d'un grand nombre de mes auditeurs m'ont seuls décidé à le livrer à l'impression. Mes notes m'ont permis de le reconstituer fidèlement, et, pour l'intelligence de certains points de doctrine qui pourraient paraître obscurs, j'ai cru devoir le faire suivre d'un commentaire philosophique.

L. D.

## MESDAMES, MESSIEURS,

Le sujet que j'ai choisi est vaste, immense.

Pour le traiter en une seule Conférence, il est nécessaire de le circonscrire dans des bornes étroites, de lui imposer des limites restreintes. Aussi laisserai-je de côté tout ce qui a trait au progrès matériel. Et que pourrai-je vous dire du progrès matériel que vous ne sachiez d'avance. Pour être fixés sur le degré de puissance qu'il a pu atteindre, ne vous suffit-il pas en effet de jeter vos regards autour de vous, et la vue de l'activité industrielle, commerciale, les voies ferrées sillonnant nos campagnes, rapprochant les peuples, développant en tous lieux le travail et le bien-être, en un mot, le spectacle de la matière partout domptée, soumise à la volonté humaine, exécutant ses moindres fantaisies, ce spectacle-là vous en dira plus que des paroles.

Je me bornerai donc à vous entretenir du progrès des idées, des institutions, et, pour ne pas abuser démesurément de votre attention, j'entre de suite en matière.

---

## CE QU'EST LE PROGRÈS

Qu'est-ce que le progrès ?

Le progrès, c'est l'aspiration vers le mieux, vers le beau, vers le bien ; c'est la preuve de l'existence en nous d'un principe supérieur, de quelque chose de grand, de presque divin, qui nous fait tendre vers des destinées plus hautes, qui nous pousse toujours en avant dans les domaines de la pensée et de la conscience. C'est cette force intime et merveilleuse qui distingue l'homme de l'animal, le sacre roi du monde, dominateur de la matière.

Au point de vue social, le progrès, c'est la marche vers un état de choses de plus en plus conforme à la justice et à la raison ; c'est l'application au sein des sociétés humaines des lois, des principes susceptibles de réaliser en elles la plus grande somme d'ordre, de bien-être, de liberté, de fraternité, de les rapprocher le plus possible de l'état de perfection. Voilà ce qu'est le progrès !

Il est des hommes qui considèrent le progrès comme une loi fatale, inévitable, comme une des lois aveugles de la nature. L'homme, disent-ils, progresse en vertu de la même force qui fait qu'un gland, semé dans un terrain favorable, devient un chêne. Je proteste contre une telle doctrine qui est la négation de la liberté, Oui, sans doute, l'homme est un être progressible, perfectible par nature. Progresser, c'est sa mission sur la terre, c'est son plus grand devoir ; c'est là qu'est la source de sa grandeur, de sa puissance ; mais avant tout l'homme est libre, libre et responsable de ses actes. L'homme, physiquement, matériellement, est bien comme une plante qui se développe fatalement en vertu des lois universelles, mais intellectuellement, moralement, il se crée lui-même. C'est par une longue suite d'efforts, de travaux, de recherches, qu'il se fait ce qu'il est ; c'est par ses rapports avec ses semblables qu'il crée l'ordre social tout entier. Son élévation est donc son œuvre à lui, et c'est pourquoi il peut s'en montrer fier. Et d'ailleurs, si le progrès était fatal, il serait continu, rien ne pourrait l'entraver, lui faire obstacle. Et ne voyons-nous pas, dans l'histoire du monde, des périodes de décadence et d'abaissement succéder à des périodes d'avancement et de civilisation. Ce n'est pas par une marche continue que l'humanité se fortifie, s'éclaire et grandit. Non, c'est à travers des vicissitudes sans nombre, à travers des alternatives de triomphe et de souffrance, c'est sur une route inégale où les chutes sont aussi nombreuses que les ascensions, sur laquelle nous retrouvons à chaque pas la trace de ses pieds sanglants.

Le progrès est comme l'Océan, il a ses flux et ses reflux, ses marées montantes et descendantes, dont chacune embrasse des périodes quelquefois séculaires. Tantôt ses vagues innombrables

montent à l'assaut des rocs et des écueils, elles les renversent, elles s'étendent sur d'immenses surfaces où elles n'avaient jamais pénétré ; tantôt elles reculent, s'éloignent, et, dans leur mouvement rétrograde, laissent à découvert de vastes plages. Mais c'est pour revenir un jour plus formidables, envahir de nouveaux espaces, conquérir de nouveaux terrains.

L'histoire nous fait toucher du doigt ces grandes phases du progrès. Les marées montantes c'est la Grèce et Rome, c'est la Réforme, c'est la Révolution. Les reflux effrayants, les marées descendantes, c'est l'invasion des Barbares, c'est le ténébreux Moyen-Age, ce sont les Empires, pleins d'ombre et de corruption, succédant à l'aurore de 89. A l'heure où nous sommes, une nouvelle ascension se prépare pour notre pays ; le flot monte, grossit à vue d'œil. Puisse-t-il s'élever bien haut et balayer devant lui tous ces fantômes du passé : préjugés, ignorance, fanatisme, qui s'opposent encore à son passage.

---

### LE PROGRÈS A TRAVERS LES AGES

L'idée que l'on se fait des premiers âges de l'humanité est généralement fautive. On a créé sur ce sujet une foule de légendes religieuses, légendes de l'âge d'or, du paradis terrestre, au récit desquelles notre enfance a été bercée. La science a fait justice de ces inventions, elle a retrouvé dans les couches géologiques qui composent l'écorce terrestre, les instruments, les outils dont se servaient les premiers hommes et, à l'aide de ces débris, elle a reconstitué toute leur existence. Ces premiers hommes étaient ce que sont encore aujourd'hui les sauvages de l'Océanie. Ils vivaient en lutte continuelle avec les animaux féroces qui pullulaient alors sur terre, habitant des cavernes ou construisant des cabanes sur pilotis au-dessus des lacs. Ils n'avaient pour armes et pour instruments que des silex taillés en forme de haches, de couteaux, de massues ; pour vêtements, que les peaux des fauves qu'ils tuaient. Peu à peu, à la suite des âges, apparaissent les instruments de métal, le bronze, les poteries, enfin le fer, le fer à l'aide duquel l'homme taille la pierre, fend les troncs d'arbres, bâtit des villes. Alors dans le ciel de l'humanité apparaît l'aube pâle et confuse d'une civilisation rudimentaire. L'homme bâtit la première ville, *civitas*, d'où le mot civilisation, et, dès lors, avec la vie en société, commence la vie morale. La vie isolée, c'est la vie égoïste, la vie sauvage ; la vie en commun est la vie morale, celle qui fait naître le droit et le devoir, la seule pour laquelle l'homme soit fait, dans laquelle il puisse développer ses facultés, découvrir les lois de justice qui régissent les sociétés et les mondes.

C'est d'abord dans les vastes plaines de l'Orient que la civilisation naissante promène son flambeau. Elle cherche un asile sûr, un foyer préparé, et elle n'en trouve pas. Elle allume de grands feux qui éblouissent la terre, mais ces feux s'éteignent presque aussitôt et le progrès enfant va de ville en ville, de peuple en peuple, sans trouver où s'arrêter. Il part de l'Inde, brille un instant dans Babylone, puis il abandonne Babylone pour Ninive. De Ninive il passe chez les Perses, et, de là, en Égypte, ne laissant derrière lui que des empires ruinés par la corruption et la mollesse, que des villes s'écroulant au milieu des orgies et du carnage. Ces villes étaient immenses, ces empires prodigieux : Allez maintenant dans les plaines orientales chercher les tombeaux de ces civilisations disparues. Il n'en reste rien. Le vent des déserts a balayé la poussière des antiques cités, et l'arabe qui seul aujourd'hui parcourt ces solitudes au galop de son cheval, l'arabe ne pourrait même pas dire en quels lieux elles s'élevèrent jadis.

De l'Égypte la civilisation passe en Grèce. Là, elle s'épanouit. C'est qu'elle y trouve enfin ce milieu, ce foyer tant cherché, d'où elle va rayonner sur le monde. Sous le beau ciel de la Grèce, le génie humain va se révéler par des créations artistiques qui resteront pour les âges futurs des modèles de

pureté et d'harmonie. Des monuments comme le monde n'en avait jamais vus, des statues d'une perfection de forme idéale s'élèvent dans les cités grecques. Et en même temps que le sentiment du beau se révèle avec tant de splendeur, la philosophie grecque livre à l'avenir ces créations de la pensée qui servent encore, après vingt siècles, à l'éducation de nos enfants.

Mais ce n'est pas seulement l'art et la philosophie qui brillent en Grèce d'un si vif éclat. La civilisation s'y manifeste aussi par des institutions politiques et sociales d'une grande perfection. Dans les républiques grecques on jouissait d'une somme de liberté plus grande que celle que nous possédons nous-même. Chaque citoyen avait sa part de souveraineté dans les affaires du pays ; pauvres et riches, tous étaient égaux en droits, et la justice leur était distribuée gratuitement.

En comparant les institutions grecques aux nôtres, des penseurs ont désespéré du progrès. Ils ont prétendu que jamais la civilisation grecque n'avait été égalée, et qu'après tant de siècles de décadence, l'humanité n'était pas encore remontée à ce niveau.

Mais ne nous y trompons pas, Messieurs, c'est là une opinion erronée. On juge mal la civilisation grecque en la jugeant seulement par son éclat. Cette civilisation est toute en surface et non en profondeur. Je m'explique : Prenons Athènes comme exemple. A Athènes, il y avait vingt mille citoyens, jouissant de leurs droits civils et politiques, bénéficiant des principes de liberté et d'égalité qui sont la force et la grandeur des sociétés humaines, et cependant la population d'Athènes était de plus de deux cent vingt mille habitants.

Qu'étaient donc les deux cents mille autres. C'est ici que j'appelle toute votre attention ; c'est ici qu'est la solution du problème. Les deux cents mille autres habitants d'Athènes étaient esclaves, c'est-à-dire des hommes morts à la vie politique, morts à la vie sociale. Et que l'on vante maintenant la supériorité des institutions grecques sur les nôtres. L'esclavage ! voilà l'abîme qui sépare les civilisations antiques de la civilisation moderne.

La Grèce, avilie par le luxe, par les divisions intestines, par la mollesse, conséquence inévitable de l'esclavage, laisse passer aux mains de Rome le flambeau de la civilisation naissante. Tant que les Romains restent sobres, vertueux, durs à la fatigue, ils dominent le monde ancien. Ils impriment à cette cohue de nations groupées autour de la Méditerranée un esprit d'ordre, de discipline, une organisation savante qui font encore l'admiration des hommes ; ils couvrent la terre de ces prodigieux travaux dont les ruines éveillent notre stupéfaction. Mais dès que le vice et la corruption envahissent l'empire romain, cette civilisation puissante craque de toutes parts. Des régions du Nord, des forêts de la Germanie, des nuées de barbares se ruent sur l'Empire, le déchirent, le morcellent, le réduisent en poussière. Les peuples se heurtent, s'exterminent, entassent ruines sur ruines, et, dans ce grand cataclysme, l'art, la civilisation, tout s'effondre, tout s'engloutit.

Alors commence pour l'humanité, pour le progrès, une nuit de douze siècles, douze siècles de douleur, de ténèbres, qui vont peser sur le monde jusqu'à la Renaissance et jusqu'à la Réforme. C'est le Moyen Age, l'âge de fer, l'âge de la féodalité, l'âge où les bûchers flamboient, où le sang coule à torrents dans les salles de torture, où les gibets innombrables se dressent, chargés de leurs fruits sinistres. Dans notre pays, les conquérants du Nord se sont partagés la terre, et les fils des Gaulois sont devenus des serfs. Ah ! qui pourra dire, qui pourra mesurer tout ce qu'ont souffert nos pères. Attachés à la glèbe, ce ne sont plus des hommes, mais des bêtes de somme.

Pourtant une foi nouvelle a lui sur le monde. Au paganisme romain a succédé la religion du Christ. La voix du grand supplicié a retenti du haut du Calvaire, disant à tous : « Aimez-vous ! » Et une doctrine de paix, de fraternité, s'est répandue sur la terre. Mais autant le Christianisme des premiers temps est grand et pur dans sa simplicité austère, autant le Catholicisme du Moyen Age est écrasant, impitoyable pour les petits. Les doctrines catholiques ont fait du ciel l'image de la terre. Dieu y règne, entouré de ses saints, de même qu'ici-bas le roi trône au milieu de ses seigneurs, et le seigneur au milieu de ses vassaux. Les conquérants, les vainqueurs sont les nobles, les élus ; les vaincus sont

les serfs, les vilains, les réprouvés. Aux uns les fêtes, le plaisir, la vie joyeuse ; aux autres, le travail sans relâche, les privations, la misère, avec la peur du diable et la perspective de l'enfer. Au-dessus de tout domine l'arbitraire ; la grâce règne au ciel, ici-bas la faveur ; nulle part le Droit, nulle part la Justice. Si pourtant il y avait alors, sinon la Justice, du moins les justices. Il existe encore plusieurs localités qui porte ce nom. Quant on y fouille la terre, on découvre des amas d'ossements, des squelettes tordus et disjointes. Savez-vous ce qu'étaient ces justices ? C'étaient les lieux où s'élevaient les potences seigneuriales, et ces cadavres sont ceux des pauvres serfs qui avaient voulu secouer un joug trop dur !

Nous ne rappelons pas toutes choses dans le but de raviver des haines éteintes. Non, de la haine, nous n'en avons pas. Mais nous devons répondre aux hommes qui préconisent les institutions du Moyen Age, qui les vantent et qui, s'ils le pouvaient, les feraient renaître. La main sur l'histoire, nous devons répondre et dire une chose : la vérité !

La vérité c'est que le peuple du Moyen Age a été courbé pendant plus de dix siècles sous le poids de toutes les oppressions. Attaché à la terre qu'il cultive, considéré comme un objet mobilier, le serf vivait de la vie de l'animal attelé à la meule qu'il fait mouvoir tout le jour. Couvert de haillons, habitant des huttes sordides, le serf se nourrissait de ce que l'âpreté du maître voulait bien lui laisser. Sans joie dans le présent, sans espérance dans l'avenir, il n'était pas libre de disposer des siens, de sa femme, de son enfant, propriété du seigneur ; chaque nouveau-né du serf était un esclave, un misérable de plus sur terre. Parfois, lorsque le maître s'était montré plus rapace, lorsque les gens de guerre avaient pillé les provinces, la vie devenait si dure, la famine faisait de tels ravages que les serfs, poussés par la faim et le désespoir, se soulevaient en masse et, sous le nom de Jacques et de Pastoureaux, allaient chercher dans la mort l'oubli et la fin de tant de maux.

Voilà ce qu'était l'existence pour le peuple à cette époque que des écrivains appellent encore le bon vieux temps, oui le bon temps pour les seigneurs et pour les moines ! Voilà ce qu'étaient nos pères les serfs ; oui, nos pères ! Disons le bien haut ; enfants du peuple, nous sommes les fils des serfs, des vilains. C'est notre titre de noblesse et nous le revendiquons hautement. Nous sommes les descendants de ceux qui arrosaient la terre de leurs sueurs pour nourrir l'humanité. Et c'est pourquoi nous pratiquons la loi sainte du travail, c'est pourquoi nous aimons la justice ; c'est pourquoi nous glorifions 89, car 89 est venu dire à ce serf :

« Que cette terre que tu arroses de tes larmes soit ta terre ! Que cette demeure t'appartienne ; Que ta fille soit sacrée pour tous. Que la nuit qui enveloppe ton âme se dissipe devant la lumière de l'instruction, afin qu'une existence nouvelle commence enfin, et que l'heure de la réparation sonne pour toi ! »

Au milieu de cette sombre époque où domine la féodalité unie à la théocratie romaine, que devient la pensée. La pensée, elle semble voilée, obscurcie, éteinte pour jamais. Pourtant ne nous y trompons pas, la pensée n'est pas morte ; elle veille, elle fait son chemin, timidement, souterrainement, mais elle va. C'est comme la semence pendant l'hiver. Rentrée en terre, elle y fermente lentement jusqu'à l'heure où elle pourra naître à la lumière et porter ses fruits. Et bientôt elle lève la précieuse semence. C'est le printemps, la renaissance du progrès et de la raison ! La pensée humaine se réveille et cherche à secouer le poids qui l'écrase. On emploie contre elle le fer, le feu, la torture, mais en vain. Elle se fortifie dans les supplices et grandit toujours. On croit l'écraser d'abord dans la croisade contre les Albigeois, mais la voilà qui reparait avec Jean Huss, Jérôme de Prague, les Vaudois. Au bûcher Jean Huss ! au bûcher Jérôme de Prague ! au bûcher tous les novateurs ! Et les inquisiteurs de la foi vont partout, promenant la hache, la torche, les instruments de supplice. Des flots de sang coulent au nom d'un Dieu de miséricorde, des victimes innombrables sont sacrifiées. Oh alors, le germe de l'hérésie doit être anéanti. Mais voilà que des vallées de l'Europe centrale s'élève un cri de protestation contre les excès du catholicisme, un cri

formidable de délivrance et de liberté. La raison reparaît avec les apôtres de la réforme. L'unité catholique est brisée, le joug de la théocratie romaine rejeté par vingt millions d'hommes. Le protestantisme proclame le principe du libre examen, et malgré les poignards de la Saint-Barthélemy, malgré les sabres des dragons, malgré l'exil et la Bastille, c'est de ce principe du libre examen, agrandi et fortifié, que sortira la Philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle et la libre-pensée moderne. Et voici que la pensée renaissante découvre pour se répandre sur le monde un outil, un instrument admirable. Un homme fond des caractères de métal qui se groupent et forment des mots. C'est l'imprimerie. Grâce à elle, le livre, si rare, si coûteux quand il n'était qu'un manuscrit copié à la plume, le livre et, plus tard, le journal, vont pénétrer jusque dans les plus humbles demeures, initiant le paysan, l'ouvrier à la vie intellectuelle ; arrachant un à un de leurs âmes les instincts grossiers qu'engendre la servitude, les préparant à la lumière. Dès lors la pensée prend son essor et avance d'un pas rapide. L'art respandit ; la science sonde les cieux profonds et révèle la suprême harmonie des mondes. La philosophie creuse les plus grands problèmes. L'histoire s'éclaire ; l'Église et les trônes sont ébranlés, les vieilles croyances, les superstitions battues en brèche ; la raison, la conscience s'élargissent, et cet immense travail d'élaboration qui dure trois siècles aboutit enfin à la formidable explosion morale que nous appelons la Révolution de 89, explosion qui, en brisant la vieille société autoritaire et féodale, fit surgir à la face du monde la civilisation moderne, appuyée sur ces bases inébranlables : le droit et la liberté.

La Révolution est pour notre pays, pour notre race, ce qu'est pour chacun de nous l'heure de sa majorité. C'est la société humaine prenant possession du gouvernement de soi-même, substituant le règne de la justice à celui de la faveur, la loi au bon plaisir, la liberté à l'esclavage. Dans l'ordre politique et social, le passé, pour commander aux hommes, invoque une volonté supérieure, une volonté extérieure à la conscience. C'est dans des croyances obscures, dans des révélations surnaturelles, c'est trop souvent dans la force brutale que les institutions du Moyen Age trouvent les sources de l'autorité. La Révolution, elle, pose les bases du nouvel ordre social sur les lois immuables de la nature et sur les enseignements éternels de la raison. Plus de miracles, plus de révélation. C'est dans la conscience humaine que se trouvent les principes qui feront autorité pour tous, lorsqu'ils auront été proclamés par la volonté nationale et convertis en lois par les élus du peuple. Voilà le droit moderne, et non-seulement le droit des Français, mais le droit de tous les hommes, droits qui, accompagnés des devoirs correspondants, seront inscrits un jour par chaque peuple en tête de sa Constitution. Les Constituants de 89 n'ont pas seulement parlé à la France, ils ont parlé au monde entier. C'est la grandeur et la gloire immortelle de la Révolution française d'avoir inauguré ces principes d'égalité, de solidarité, de fraternité, par lesquels les nations s'uniront un jour comme les membres d'une seule famille, de la grande famille universelle.

Messieurs, dans cet exposé rapide de la marche du progrès à travers les âges, je m'arrête à la Révolution. La Révolution, en effet, est l'abîme qui se creuse entre deux époques ; l'une marquant l'enfance de l'humanité, l'autre son âge adulte. Avant la Révolution, le monde regarde en arrière, il croit à la chute, à la décadence, il met toute sa confiance dans des légendes religieuses. A partir de 89, le monde regarde l'avenir ; l'homme ne compte plus que sur sa propre initiative, sur son travail, sur son génie, pour créer cet avenir qui sera d'autant plus grand qu'il aura fait plus d'efforts pour le préparer. La Révolution, il faut bien le dire, s'est faite au milieu d'une génération qui manquait de maturité. L'ignorance, la lutte des intérêts égoïstes en ont arrêté le développement pendant quarante-vingts ans. Aujourd'hui, mûrie par les épreuves, notre génération renoue la chaîne interrompue du progrès. Pacifiquement, mais résolument, elle reprend l'œuvre de nos pères pour la poursuivre dans toutes ses conséquences logiques, pour réaliser l'émancipation intellectuelle et morale du genre humain.

Voyons donc ce qu'est le présent, à qui est réservé cette tâche, ce qui fait sa force, ce qui fait sa faiblesse, ce que nous avons à faire nous-même pour le rendre grand et fructueux.

---

## LE PROGRÈS POLITIQUE

Examinons la situation actuelle de notre pays, de la France ; examinons-là, non pas en apologistes, non pas en admirateurs, mais en hommes qui, au-dessus de leurs opinions, de leurs tendances, au-dessus de toutes choses placent la vérité. Cet examen, nous le ferons en nous plaçant aux trois points de vue successifs : Politique, social, religieux, nous le ferons en écartant tout ce qui pourrait avoir un caractère de polémique, et en nous maintenant dans le domaine élevé, dans la sphère sereine des principes.

La France, après avoir, pendant un demi-siècle, essayé toutes les formes de gouvernement monarchiques, après avoir été jetée dans une foule d'aventures compromettantes, après avoir versé son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe pour la consolidation de dynasties éphémères, abandonnée des nations, diminuée dans son territoire et dans son honneur, la France s'est réfugiée dans la République comme dans une dernière et suprême espérance, comme la seule forme de gouvernement susceptible de lui donner ce à quoi elle aspire ardemment : la paix et la liberté !

La République démocratique est la forme la plus rationnelle, la plus logique de la liberté. Elle seule peut relever, viriliser les âmes que le despotisme a abaissées. Elle seule peut faire la véritable égalité parmi les hommes, non pas en rabaisant les grands au niveau des petits, mais en donnant aux petits les moyens de s'élever graduellement au niveau des grands, par l'instruction, par la liberté de travail et d'association, par l'uniformité des droits.

Le gouvernement de la République est l'expression de la volonté nationale. Le peuple, assemblé dans ses comices, nomme ses représentants, et ceux-ci élisent le chef du pouvoir. C'est donc le peuple qui se gouverne lui-même au moyen du suffrage universel. Chaque citoyen a sa part de souveraineté. Une nation républicaine est un vaste organisme, un grand corps, dont chaque électeur est un membre. Elle sera donc en général ce qu'est chacun de nous en particulier. L'État social ne vaudra que ce que nous valons nous-même. Si nous sommes droits, justes, éclairés, l'État sera grand ; si nous sommes petits, ignorants, vicieux, l'État sera lui-même faible et misérable. Le progrès social n'est donc possible que par le progrès de chacun de nous. Voyez, citoyens, combien, sous la République, s'augmente notre responsabilité à tous. Le sort de notre pays est entre nos mains. C'est nous qui, par nos choix et nos suffrages, prononçons sur ses destinées. Comprenez-vous maintenant combien il est nécessaire que chacun de nous s'éclaire et se perfectionne, combien il est nécessaire que le jugement de tous se fortifie, car, je vous le demande, que ferions-nous de droits et de libertés que nous ne saurions employer avec sagesse, avec discernement. Républicain signifie qui se gouverne, qui se régit lui-même dans toutes les sphères de son activité. Ce titre impose donc à tous ceux qui l'adoptent plus de mérite, plus de valeur intellectuelle et morale. Et, d'ailleurs, sondez l'histoire, vous verrez que tous les gouvernements, quels qu'ils soient, ont péri par la corruption ou par l'ignorance. Les Grecs et les Romains ont été vaincus par le luxe, par la mollesse ; c'est après les orgies de la Régence que l'aristocratie française a perdu son prestige ; c'est par la corruption de l'orléanisme que la bourgeoisie s'est amoindrie. La République ne peut donc vivre, prospérer, grandir, que si chacun de nous travaille sans cesse à devenir meilleur, plus sage, plus vertueux. Nos pères de la première Révolution avaient donc raison de mettre à l'ordre du jour de la patrie : la vertu. Inspirons-nous de l'exemple de ces républicains austères, de ces grands patriotes, dont l'esprit de dévouement et de sacrifice ont fait d'éternels modèles pour les générations à venir. Il ne suffit

pas, en effet, de chasser le despotisme pour faire naître la liberté ; il ne suffit pas d'éloigner la tyrannie du pouvoir pour implanter les mœurs républicaines. Si la servilité, si la passion, si la nuit restent dans nos âmes, nous n'aurons rien fait, et le despotisme renaîtra un jour. Mais nous, républicains, qui aspirons à un ordre social basé sur la justice et la liberté, faisons-nous d'abord justes et vertueux nous-même, faisons-nous des cœurs libres, des raisons éclairées, des mœurs dignes, des consciences honnêtes et marchons devant nous sans faiblir. Nous n'atteindrons pas la perfection, sans doute, non ; mais chacun de nos pas en avant nous montrera un idéal, un ordre plus grand, plus harmonieux ; chacun de nos efforts nous délivrera d'un mal, d'une passion, d'une erreur. Nous contribuerons ainsi à refaire la France, à établir la République définitive en empêchant la démocratie de retomber dans le césarisme.

Mais. Messieurs, si nous devons à la vérité de ne pas nous abuser sur ces choses, nous devons aussi nous réjouir à la vue du grand exemple que notre pays donne en ce moment à l'Europe. Si après vingt ans de royauté bourgeoise, si après vingt ans d'empire, les mœurs républicaines, ces mœurs austères et graves, n'ont pu se développer spontanément en nous, nous devons dire cependant que la France, mûrie par les épreuves de l'année terrible, virilisée par le malheur, la France a recueilli de ses institutions républicaines, quoiqu'encore incomplètes, un grand bien, une nouvelle force morale. Si nous étendons à cette heure nos regards sur l'Europe, qu'y verrons-nous, en effet. Un vent de guerre a passé sur les nations. Des souverains belliqueux, des diplomates pleins d'astuce s'apprêtent à la lutte. Partout on arme comme aux approches d'un choc terrible. On gaspille l'or en attendant que le sang coule ; les peuples souffrent, la misère est profonde ; partout de sourds grondements présagent de sanglantes révoltes. L'Irlande s'agite ; les socialistes allemands se tiennent prêts. En Russie, les nihilistes poursuivent leur œuvre sinistre ; la Turquie agonise, et l'Orient tout entier se disloque.

Et pendant ce temps que fait la France. La France républicaine travaille, se fortifie, s'éclaire ; elle réduit ses impôts, elle se couvre d'écoles. La France veut naître à une vie nouvelle, elle se débarrasse du virus du Moyen Age, elle se fait laïque ; elle se met en mesure de résoudre pacifiquement, graduellement, la question sociale. Bien armée, mais pour la défense et non pour l'attaque, qu'elle laisse les despotes se ruer les uns sur les autres. Qu'elle persévère dans sa politique de paix et de justice ; qu'elle oublie à jamais les funestes traditions d'un passé plein de larmes et de sang. Que la France des Corses meure ! Que la France républicaine vive à jamais ! Que ses libres institutions se développent et grandissent. Que l'esprit du *Syllabus* s'éloigne d'elle ; que son peuple se fortifie par le travail et par l'étude, et son influence s'étendra de nouveau sur le monde. Les mêmes nations qui la redoutaient, qui la haïssaient autrefois, mettront en elle leur espérance le jour où, au milieu de la misère générale et des conflits armés, la France se montrera à l'Europe comme un puissant exemple de ce que peut faire un grand peuple sous un régime de paix ; de lumière et de liberté.

---

## LE PROGRÈS SOCIAL

Après la question politique se dresse la question sociale, sujet vaste, complexe, et qui, pour être traité avec quelque développement, exigerait bien des heures. Je me bornerai à indiquer seulement les solutions qui me paraissent être les plus pratiques, les plus conformes à l'esprit de justice.

Des revendications passionnées ont depuis quelque temps attiré l'attention publique sur ces questions. Ces revendications ayant soulevé des protestations nombreuses au sein même de la classe ouvrière, je ne m'en occuperai pas. J'envisagerai seulement les réclamations, légitimes à mon

sens, de l'ouvrier honnête, laborieux, qui voudrait assurer sa vieillesse contre la misère, qui voudrait parer à ces éventualités redoutables que l'on nomme le chômage, la maladie, les charges de famille. N'est-ce pas là le droit sacré du travail ?

Un danger menace à la fois le progrès social et la République. C'est l'enrôlement du travailleur par le cléricalisme. Vous n'ignorez pas quels appels mielleux la presse catholique prodigue à la classe ouvrière et l'institution des cercles catholiques d'ouvriers, les discours prononcés aux congrès de Chartres et d'Angers vous donnent la mesure de ce que l'on peut attendre de ce mouvement. La masse des travailleurs a trop de bon sens pour se laisser prendre à ces pièges. Elle n'ignore pas ce qu'étaient les corporations et les jurandes du passé ; elle n'a aucune velléité de les faire renaître. Quoiqu'il en soit, les républicains influents, les chefs d'industrie ont le devoir de s'occuper du travailleur, de répondre à ses aspirations lorsque celles-ci se présentent sous une forme calme, pacifique, modérée. Une grande responsabilité pèse sur les favorisés du sort ; le fait qu'ils ont plus de ressources et de lumières leur impose de plus grandes obligations. Et, disons-le, beaucoup d'entre eux ont donné de nobles et généreux exemples,

Les Méhier, les Godin de Guise et tant d'autres, en faisant participer leurs ouvriers aux bénéfices de la production industrielle, en établissant pour eux et leurs familles des demeures hygiéniques, des écoles gratuites, ont montré ce qu'il y avait à faire pour le bien-être, pour le perfectionnement physique, intellectuel, moral, du plus grand nombre.

Où la participation aux bénéfices n'est pas applicable, l'association coopérative vient résoudre le problème. Là est le grand secret de l'avenir. Le principe d'association seul transformera le monde. C'est un des faits les plus remarquables de notre époque que cette tendance, toujours grandissante, à substituer l'effort collectif à l'effort isolé. Les forces se groupent, les capitaux s'associent, les intérêts s'unissent et, grâce à ce grand mouvement, la société voit augmenter sa puissance, son bien-être ; elle avance d'un pas plus rapide vers une répartition équitable des ressources d'après le travail de chacun.

Si l'on considère ce qu'a déjà produit le principe d'association dans les innombrables institutions de prévoyance et de mutualité : assurances sur la vie, chambres syndicales, banques populaires telles qu'elles fonctionnent en Allemagne et en Italie, sociétés coopératives de production et de consommation, on sera étonné du développement colossal de cette idée. Ce qu'elle a enfanté est pourtant peu de chose en comparaison de ce qu'elle peut réaliser dans l'avenir. Cependant si, à ces créations, on ajoute les réformes en germe, les lois protectrices de l'association, les caisses de retraite pour les invalides du travail, la réforme de l'impôt, puis l'instruction, l'instruction à flots, la question sera bien simplifiée, si elle n'est résolue.

L'humanité marche vers la solidarité et non vers la division. Cette grande idée de l'association a germé longtemps dans l'ombre, aujourd'hui elle commence à se faire jour et à porter ses fruits. Les travailleurs n'ont pas à détruire, ils n'ont qu'à transformer. Ils ont le nombre et le suffrage ; s'ils savent borner leurs revendications dans les limites du droit et de la justice, leur succès n'est plus qu'une question de temps et de degré. Il est assuré dans un prochain avenir.

La question sociale ne comporte pas seulement l'amélioration du sort de l'ouvrier, elle vise aussi la femme, la femme dont une instruction insuffisante, basée sur des superstitions religieuses, fait trop souvent l'appui des représentants du passé. Il y a là une force immense perdue pour le progrès. La femme, en effet, n'est-elle pas douée de qualités natives, de facultés, d'aptitudes qui, sur bien des points, la rendent supérieure à l'homme. Il suffira de développer ces qualités par une instruction sérieuse, par une éducation forte qui chasse de son esprit les préjugés, les ombres de la superstition, qui l'élève à la hauteur de l'esprit de l'homme.

Alors seulement la famille sera unie, alors la femme, devenue à son tour un défenseur de la cause du progrès, saura élever des générations viriles et contribuer à assurer l'avenir qui, sans elle, sans son action, serait toujours précaire et incertain.

---

## LE PROGRÈS RELIGIEUX

Après avoir jeté un regard rapide sur ces deux faces de la question du progrès : le problème politique, le problème social, il nous reste à examiner une troisième face du sujet qui n'est ni la moins délicate, ni la moins redoutable, c'est-à-dire la question religieuse. Ici, plus que jamais, je dois m'efforcer de demeurer dans la sphère élevée des principes, d'éviter de descendre dans l'arène où s'agitent les passions furieuses, où se redressent en rugissant les intérêts foulés aux pieds.

La religion. Qu'est-ce que la religion, et faut-il une religion ? Le mot religion provient du latin *religare*, qui signifie relier, unir. Prise dans le sens exact du mot, la religion devrait donc être une force, un lien qui unisse les hommes entre eux et qui les unisse aussi au principe supérieur des choses. Il y a dans l'âme humaine un sentiment naturel qui l'élève au-dessus d'elle-même vers un idéal de perfection dans lequel se résument ces puissances morales que l'on nomme le Bien, la Vérité, la Justice. Ce sentiment-là, quand il est éclairé par la science, quand il est fortifié par la raison, quand il a pour base essentielle la liberté de conscience, de la conscience autonome et responsable, ce sentiment est le plus noble de tous ceux que nous puissions ressentir. Il peut devenir le moteur des plus grandes actions il est aussi une des manifestations de la loi sublime du progrès. Mais, messieurs, en est-il ainsi parmi les religions qui couvrent la surface du monde. Et quand je dis les religions, j'entends parler des religions sacerdotales. Le sentiment religieux, entretenu et développé par elles, est-il basé sur la liberté de conscience ; est-il une cause de progrès ; est-il un lien pour l'humanité ! Non, vous le savez, ces religions s'excluent mutuellement, se combattent, se persécutent quand elles le peuvent. Chacune d'elles se prétend la seule vraie, la seule légitime ; chacune d'elles accuse les autres d'erreur ou d'imposture, et les autres lui renvoient ses accusations et ses anathèmes. Mais ces religions, si hostiles entre elles, s'entendent toutes sur un point ; c'est quand il s'agit d'opprimer la pensée, d'arrêter ses évolutions séculaires, de la combattre dans ses aspirations, dans ses élans vers le progrès. Et pourtant ce sont des hommes de progrès qui les ont fondées, ce sont des esprits enivrés de justice, passionnés pour le bien qui les ont établies ; ceux-là s'appelaient Christ, Bouddha, Confucius. Ils ont travaillé, ils ont souffert pour l'humanité. Mais, eux partis, leurs successeurs se sont emparés de leurs idées, ils les ont pétries à leur guise, en ont fait un instrument d'asservissement, de domination, et le culte et la foi sont devenus comme une pierre sépulcrale que les castes sacerdotales ont voulu sceller sur la pensée et sur la liberté. Mais après des siècles de silence et de mort, la pensée, qui ne peut périr, s'est réveillée. Elle est sortie du tombeau où ils avaient cru l'ensevelir à jamais, et voilà qu'elle se dresse dans la lumière, en face des vieilles formules, en face des dogmes obscurs, et, appelant à elle l'humanité entière, elle lui dit : Juge et prononce entre nous ?

En matière religieuse, le problème se pose dans notre pays entre le Catholicisme et la Libre-Pensée. Le Christianisme primitif, sorti des rangs du peuple et qui combattait l'aristocratie et le sacerdoce juif, avait débuté par le communisme, par l'élection des prêtres, des prêtres mariés. Le Catholicisme, continuateur du Christianisme, aboutit à l'infaillibilité papale et au *Syllabus*, déclaration de principes dont le dernier article est celui-ci : Anathème sur ceux qui prétendent que le pontife romain doit se réconcilier avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne.

Je ne m'attacherai pas à examiner les dogmes et les enseignements du Catholicisme. Chacun d'entre vous a pu se livrer à cet examen. Je me bornerai à mettre en parallèle ce que nous enseigne d'une part la religion catholique, de l'autre la science appuyée sur la raison, au sujet de deux conceptions essentielles qui dominent toute existence humaine et toute organisation sociale, c'est-à-dire sur la conception de l'univers et le but de la vie.

Les idées que nous nous faisons sur l'organisation de l'univers, sur le rôle que doit jouer chacun de nous sur ce vaste théâtre du monde, ces idées, vous le comprenez, messieurs, sont d'une importance capitale, car c'est d'après elles que nous devons diriger tous nos actes ; c'est en les consultant que nous nous assignons un but dans la vie et que nous marchons vers ce but. C'est là qu'est la base de toute civilisation ; c'est cette conception du monde et de la vie qui inspire toute organisation et fournit au corps social sa direction et sa forme de gouvernement. Il en résulte donc que si cette idée est conforme à la vérité, les lois sociales seront calquées sur les lois naturelles, et l'harmonie régnera sur le monde ; si ces idées sont erronées et contraires aux lois de l'univers, c'est le trouble, c'est la stérilité, c'est la décrépitude qui en découlent.

Examinons donc la conception du monde telle que nous la révèle le Catholicisme, et sur laquelle s'est établie la société monarchique, féodale, autoritaire. – Le monde, l'univers, dit l'Église, a été créé en six jours, il y a sept ou huit mille ans, par la seule volonté de Dieu qui a fait toutes choses de rien. Dieu, dit le catéchisme du Concile de Trente, a formé les cieux ; il les a ornés du soleil, de la lune et des autres astres pour servir de signes afin de distinguer les saisons et les jours, puis suit l'énumération de l'œuvre de chacun des six jours de la création pendant lesquels Dieu fit sortir de la terre, d'un mouvement spontané, les hommes, les plantes, les animaux. Ainsi il a plu un jour à Dieu de créer le monde, mais Dieu reste en dehors de son œuvre comme l'ouvrage est en dehors de l'ouvrier. Cet univers, qu'il a tiré du néant, il peut toujours le détruire, l'anéantir. En attendant, Dieu le maintient et le gouverne par le miracle. L'homme, par le péché originel, est voué à la souffrance ; il ne peut se sauver lui-même et mériter le ciel sans le secours de la grâce, c'est-à-dire du bon plaisir, et toujours devant lui comme une menace effroyable se dresse la perspective des brasiers éternels. Ainsi aucune idée de loi, d'ordre, de solidarité. Rien que la volonté de Dieu et le caprice de la Toute-Puissance. Et c'est sur ces données que le monde a vécu pendant vingt siècles ; c'est sur ces fondements que s'est édifié la société du Moyen Age. En ce qui concerne la structure de l'univers, saint Thomas d'Aquin ajoute que la terre, centre de l'univers, est immobile, qu'elle est recouverte d'une voûte solide, *firmamentum*, divisée en plusieurs étages qui s'emboîtent les uns dans les autres, et que les astres sont comme des étincelles, des clous d'or placés dans cette voûte en guise d'ornements.

Voyons maintenant ce que nous dit la science sur ce monde, sur cet univers. La terre est un globe de 3,000 lieues de diamètre qui tourne sur lui-même et gravite autour du soleil. Dans son élan rapide elle parcourt 30,000 lieues par seconde. Nous voilà loin de l'immobilité. Mais ce globe n'est pas seul dans les profondeurs du ciel. De tous côtés des légions de sphères, des soleils innombrables se meuvent dans les abîmes de l'espace. Au près d'eux la terre n'est qu'un grain de sable et comme un enfant chétif dans la famille des corps célestes. Parmi les planètes qui circulent autour du soleil, il en est une, sept cent fois plus grosse que la terre<sup>1</sup> une autre égale mille quatre cents fois son volume<sup>2</sup>. A la surface de ces mondes, le télescope observe les mêmes apparences de vie que sur la terre. On y voit des atmosphères chargées de nuages, des continents, des mers. On distingue même les chaînes de montagne, les amas de neige et de glace qui entourent les pôles de ces globes. Mais l'œil de la science ne s'arrête pas là. Il sonde les régions les plus reculées du ciel, et nulle part il ne

---

<sup>1</sup> Saturne.

<sup>2</sup> Jupiter.

voit de bornes à l'univers, nulle part de voute solide. Les limites reculent à mesure que la science avance et marche et l'espace s'ouvre toujours plus prodigieux, plus insondable. Mais si loin que la science porte ses regards, partout, sur tous les points des cieux ; elle voit des astres en nombre infini, c'est-à-dire des mondes, puis encore des mondes : terres, soleils, sphères, éparpillés par millions et formant des groupes, des familles stellaires près desquels la terre et ses sœurs et notre soleil lui-même, malgré ses 1,200 mille lieues de tour, sont comme des atomes, des grains de poussière perdus dans l'immensité des cieux. Et au lieu d'être voués à une immobilité éternelle, tous ces mondes s'agitent, se meuvent au sein des profondeurs, gravitant les uns autour des autres, et parcourant des milliards de lieues dans leur course effrayante. Ainsi partout le mouvement, partout la vie se manifestent dans le spectacle grandiose d'une créature qui n'a pas commencé, qui ne finira jamais, mais qui se poursuit sous les apparences d'une transformation incessante, éternelle, au sein d'un espace sans bornes.

Et si du spectacle de ces mondes nous reportons nos regards sur la terre, que de choses ne nous dira-t-elle pas. Si petite que soit notre planète, elle a sa vie propre, sa fonction dans l'immense harmonie des sphères. Dans les couches superposées qui forment son écorce, nous lisons son histoire comme dans les feuillets d'un livre ; nous suivons pas à pas les phases d'un développement qui a duré, non pas six jours, mais des millions de siècles, et nous y voyons, non pas la marque d'une création spontanée, mais d'une formation lente, progressive, soumise à des lois immuables. D'après ces lois, les mondes comme les êtres ont leurs périodes de jeunesse, de maturité, de décrépitude, après lesquelles ils se dissolvent et disparaissent pour faire place à des astres nouveaux. Et quant aux êtres qui les peuplent, chacun d'eux, par des vies successives et toujours renaissantes s'élève, de degré en degré, sur l'échelle magnifique des mondes, depuis les formes les plus rudimentaires de la vie jusqu'à la plénitude de l'existence intellectuelle, morale, en un mot : parfaite.

Ainsi le travail et le progrès deviennent la loi suprême du monde. L'arbitraire et le miracle disparaissent. La création se fait au prix du temps, au prix d'efforts continus, par le travail de tous les êtres, solidaires les uns des autres et au profit de chacun d'eux. Et c'est ainsi qu'au lieu d'un univers créé de rien, gouverné par la fantaisie et la grâce, à la place d'une monarchie absolue, la science nous montre, dans l'infini des espaces et des temps, l'immense République des mondes gouvernée par des lois immuables, au-dessus desquelles plane la Raison, Raison consciente, qui se connaît, qui se possède, et qui est Dieu.

Et maintenant, je vous le demande, après avoir vu, dans le spectacle du monde éclairé par la science, se manifester partout ces grands principes universels d'ordre, de solidarité, de travail et de progrès, la société moderne peut-elle accepter encore ces conceptions du passé, ces systèmes surannés, qui nous montrent le miracle et la grâce planant sans cesse au-dessus de tout. Pouvons-nous croire encore à Josué arrêtant le soleil, en un mot à toutes les légendes, à toutes les superstitions dont on a nourri notre enfance. Non, l'idéal se transforme et grandit, et, devant la lumière d'un jour nouveau, les ombres et les fantômes du passé vont s'évanouir. Le sentiment religieux ne périra pas pour cela, il deviendra seulement plus rationnel, plus éclairé. Christ a dit lui-même : « Un jour viendra où le Père ne sera plus adoré dans les temples ni sur la montagne. » N'est-ce pas une allusion à l'heure où la pensée humaine, affranchie des liens qui l'enserrent, s'élèvera d'un élan plus rapide vers la vérité et la lumière, pour enfanter la Religion de l'avenir, c'est-à-dire la religion naturelle, laïque, qui n'aura besoin de temples ni d'autels, dont chaque père de famille sera prêtre, et au sein de laquelle se fondront comme des fleuves dans un océan immense, les croyances, les sectes qui divisent et déchirent l'humanité.

Mais, dira-t-on, que deviendra la morale ; où sera sa source si elle n'est plus dans les religions révélées. La morale, répondrai-je, est éternellement écrite dans la raison et dans la conscience de

l'homme. Point n'est besoin des enseignements dogmatiques pour connaître son devoir. Écoutez la voix intérieure qui parle à chacun de nous, aux plus ignorants comme aux plus éclairés, et qui nous dit : Élève-toi par le travail, par l'étude, par la pratique du bien. Voilà la révélation par excellence. Bien mieux que les enseignements du dogme, c'est elle qui nous fait savoir que notre rôle ici-bas est de travailler à notre perfectionnement, à celui de l'humanité. Développer nos facultés intellectuelles et nos qualités morales ; travailler à amener sur terre le règne de la justice de la paix, de la fraternité, marcher ensemble vers ce but lointain, vers cet idéal : la perfection, voilà la véritable religion, la seule conforme aux lois universelles, la religion du progrès, la religion de l'humanité.

---

## LE PASSÉ ET L'AVENIR

### *Conclusion*

Dans la première partie de cette étude, nous avons suivi la marche du progrès à travers les siècles. C'est une douloureuse histoire que celle de l'humanité conquérant par la lutte, par le sang, au prix des larmes et des supplices, ses droits et ses libertés. Après chaque pas en avant, on voit l'esprit d'égoïsme et de domination se redresser sur son passage, mais toujours en vain. Malgré la torture et le bûcher, malgré l'échafaud, malgré les massacres, lambeau par lambeau, les droits de la pensée et de la conscience se révèlent et s'affirment. Chaque génération apporte son tribut de douleurs, de travail, d'efforts, et l'héritage commun s'augmente sans cesse. De siècle en siècle, l'homme, par son génie, triomphe des obstacles accumulés sur sa route, se dégage de l'ombre des superstitions et s'élève vers la lumière. Il découvre les lois éternelles, et les réalise dans les institutions sociales. Peu à peu les vieilles iniquités s'en vont. L'esclavage, le servage, la torture disparaissent l'un après l'autre ; l'ignorance diminue, la liberté apparaît sur quelques points du globe, et, au milieu de ces prodigieux efforts, au-dessus des divers organismes sociaux : tribus, races, cités, royaumes, empires, quelque chose de plus grand s'élabore et se développe lentement à travers les âges, et ce quelque chose c'est une civilisation qui, après avoir été successivement, asiatique, grecque, romaine, occidentale, tend à devenir universelle en unissant les peuples dans des aspirations communes pour former le grand être collectif, l'Être humanité.

Mais si l'ère de servitude, d'écrasement, prend fin, si un monde nouveau se prépare, nous, qui profitons des conquêtes de la science, nous qui vivons dans des temps meilleurs, n'oublions pas ceux qui, aux sombres époques de l'histoire, ont préparé dans la souffrance et dans les larmes les biens dont nous jouissons aujourd'hui ; n'oublions pas les penseurs, les lutteurs austères qui sont morts à la tâche, qui sont tombés en combattant pour le Droit et pour la Vérité. La démocratie et la science, elles aussi, ont leur calendrier, que dis-je, leur calendrier, elles ont leur panthéon sublime, le panthéon qu'habitent ces grands morts, ces puissants esprits qui planent au-dessus de nous et qui nous inspirent

Vénérons ces morts glorieux. Honneur à vous, illustres martyrs, qui avez souffert pour toutes les idées utiles, fécondes, généreuses ; à vous, qui avez consacré vos veilles, votre santé, votre vie, à la recherche des grands problèmes ; à vous tous qui, pour le bien de l'humanité, avez été persécutés, torturés, qui êtes morts dans les cachots et sur les gibets. Honneur à vous dans tous les siècles ! Votre œuvre n'est pas perdue, oh non ! ce que vous avez enfanté dans la douleur, nous l'avons recueilli, et cet héritage sacré, nous le conserverons précieusement et nous le transmettrons agrandi, augmenté, à ceux qui viendront après nous.

De même que le passé a enfanté le présent, le présent, qui est nous, doit préparer l'avenir. C'est là la loi d'immense solidarité qui relie tous les temps et toutes races. Nos pères ont lutté pour nous. Travaillons à notre tour pour nos descendants. Nous ne connaissons pas, d'ailleurs, tous les secrets d'en haut. Qui sait si nous ne viendrons pas un jour récolter dans la paix et dans la joie ce que nous aurons semé dans la douleur. Tout s'enchaîne dans la vie des êtres et dans l'histoire du monde, chaque siècle, chaque génération a sa tâche féconde et glorieuse. Le XVI<sup>e</sup> siècle a vu la renaissance des arts, le sentiment du beau émerger de la nuit du Moyen Age. Le XVII<sup>e</sup> siècle a été l'éclosion de la pensée, le XVIII<sup>e</sup> a vu le triomphe de la raison, la grande Révolution ; le XIX<sup>e</sup> est le siècle de la science. Le XX<sup>e</sup>, qui est proche, sera le complément, le couronnement des autres. Écoutez les sourdes rumeurs qui grondent de toutes parts. Partout les peuples s'agitent, impatients de secouer l'antique oppression monarchique et clérical. L'Europe est en armes, il est vrai, et des millions de baïonnettes reluisent au soleil, mais les nations ont assez de cet état de choses qui les ruine. Elles tournent le dos à l'esprit de conquête, elles vont aux hommes de l'idée. Le despotisme râle ; le vieux monde agonise. Le génie de notre pays, de la France, se dégage des étreintes séculaires de Rome, et convie les peuples à fonder l'ère nouvelle, l'ère de concorde, de travail, de pacification universelle. Et malgré tous les égoïsmes, cette ère s'ouvrira. Elle s'ouvrira parce que le courant de la civilisation y aboutit aussi nécessairement que les cours d'eau aboutissent à la mer. Un jour viendra où tous les fléaux engendrés par l'erreur mourront. La guerre cessera, les superstitions s'éteindront, l'échafaud disparaîtra. Le savoir régénérera le monde, et devant cette grande lumière, les préjugés séculaires, les haines de classes à classes, de nations à nations, s'évanouiront comme les brumes matinales devant le soleil de juillet.

Ces temps sont loin encore, dira-t-on ! Pas si loin, répondrai-je, si nous savons les préparer, pas si loin, si nous savons nous en rendre dignes, nous et tous nos semblables. Il ne suffit pas de se dire républicain ; il faut l'être par les mœurs, par le caractère. Que chacun travaille à s'instruire, à se moraliser, à devenir meilleur. Que chacun répande autour de lui des idées de justice, de solidarité, et l'avenir est à nous. Ayons confiance, et que tous fassent leur devoir. La grande loi de la vie, c'est le travail, c'est le progrès ; accomplissons-là ! Tous unis, la main dans la main, marchons ensemble vers l'avenir, et que notre devise soit : En avant, toujours en avant, et plus haut !

---

### LE PROGRÈS DANS L'IMMORTALITÉ

(Complément philosophique publié par le journal *Le Devoir*.)

Quoique l'humanité avance peu à peu dans la voie du progrès, on peut dire cependant que l'immense majorité de ses membres marche à travers la vie comme au milieu d'une nuit obscure, ignorant d'où elle vient, ne sachant où elle va, n'ayant jamais songé au but réel de l'existence.

D'épaisses ténèbres voilent la raison humaine ; les rayons de ces puissants foyers : la Justice, la Vérité, n'arrivent à elle que pâles, affaiblis, insuffisants à éclairer les voies sinueuses que suivent les innombrables légions en marche, à faire resplendir à leurs yeux le but idéal et lointain.

Ignorant de ses destins, flottant sans cesse du préjugé à l'erreur, l'homme maudit parfois la vie. Défaillant sous son fardeau, il rejette sur ses semblables la cause des épreuves qu'il endure et qu'engendre trop souvent son imprévoyance. Révolté contre Dieu qu'il accuse d'injustice, dans sa folie et son désespoir il arrive même quelquefois à désertier le combat salutaire, la lutte qui seule peut fortifier son âme, éclairer son jugement, le préparer à des travaux d'un ordre plus élevé.

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi l'homme descend-il faible et désarmé dans la grande arène où se livre sans trêve, sans relâche, l'éternelle et gigantesque bataille ? C'est que ce globe de la terre

n'est qu'un des degrés inférieurs de l'échelle des mondes. Il n'y réside guère que des esprits-enfants, c'est-à-dire des âmes nées depuis peu à la raison. La matière trône en souveraine sur notre monde. Elle courbe sous son joug jusqu'aux meilleurs d'entre nous ; elle limite nos facultés, arrête nos élans vers le bien, nos aspirations vers l'idéal.

Aussi pour discerner le pourquoi de la vie, pour connaître sa raison d'être, pour entrevoir la loi suprême qui régit les âmes et les mondes, faut-il savoir s'affranchir de ces lourdes influences, se dégager des préoccupations d'ordre matériel, de toutes ces choses passagères et changeantes qui encombrant notre esprit, obscurcissent nos jugements. Ce n'est qu'en nous élevant quelquefois par la pensée au-dessus des horizons mêmes de la vie, en faisant abstraction du temps et du lieu, en planant en quelque sorte au-dessus des détails de l'existence, que nous apercevrons la vérité.

Par un effort de volonté, abandonnons un instant la terre et gravissons ces pentes sublimes. Du haut des cimes intellectuelles se déroulera pour nous l'immense panorama des âges sans nombre et des espaces sans limites. De même que le soldat perdu dans la mêlée ne voit que confusion autour de lui, tandis que le général, dont le regard embrasse toutes les péripéties de la bataille, en suppute et en prévoit les résultats ; de même que le voyageur égaré dans les replis de terrain peut en gravissant la montagne les voir se fondre en un plan grandiose, ainsi l'âme humaine, de ces sommets où elle plane, loin des bruits de la terre, loin des bas-fonds obscurs, découvre l'harmonie universelle. Ce qui d'en bas lui paraissait confus, inexplicable, injuste, vu d'en haut, se relie et s'éclaire. Les sinuosités de l'existence se redressent. Tout s'unit ; tout s'enchaîne. A l'esprit ébloui apparaît l'ordre majestueux qui règle le cours des existences et la marche des univers.

De ces hauteurs illuminées, la vie n'est plus à nos yeux, comme à ceux de la foule, la poursuite vaine de satisfactions éphémères, mais un moyen de perfectionnement intellectuel, d'élévation morale, une école où s'apprend la douceur, la patience, le devoir.

Et cette vie, pour être efficace, ne peut être isolée. Hors de ses limites, au-delà de la naissance et de la mort, nous voyons, dans une sorte de pénombre, se dérouler une multitude d'existences à travers lesquelles, au prix du travail et de la souffrance, nous avons conquis pièce à pièce, lambeau par lambeau, le peu de savoir et de qualités que nous possédons, et par lesquelles aussi nous conquerrons ce qui nous manque : une raison parfaite, une science sans bornes, un amour infini pour tout ce qui vit.

L'immortalité, semblable à une chaîne sans fin, se déroule pour chacun de nous dans l'immensité des temps. Chaque existence est un chaînon qui se relie en arrière et en avant à un chaînon distinct, à une vie différente mais solidaire des autres. L'avenir est la conséquence du passé. De degré en degré l'être s'élève et grandit. Artisan de ses propres destinées, l'homme, libre et responsable, choisit sa route, et si cette route est mauvaise, les chutes qu'il y fera, les cailloux et les ronces qui le déchireront, auront pour effet de développer son expérience, de fortifier sa raison naissante.

La loi suprême du Monde est donc le progrès incessant, l'ascension des êtres vers Dieu, foyer des perfections. Des profondeurs de l'abîme, des formes les plus rudimentaires de la vie par une route infinie et à l'aide de transformations sans nombre, nous nous rapprochons de lui. Au fond de chaque âme l'Éternel a placé le germe de toutes les facultés, de toutes les puissances ; à nous de les faire éclore par nos efforts et par nos luttes ! Envisagé sous ces aspects nouveaux, notre avancement, notre bonheur à venir, est notre œuvre. La grâce n'a plus de raison d'être. La Justice rayonne enfin sur le monde, car si tous nous avons lutté et souffert, tous nous serons sauvés. De même se révèle ici dans toute sa grandeur le rôle de la douleur, son utilité pour le progrès des êtres. Chaque globe roulant dans l'espace est un vaste atelier où la substance des âmes est incessamment travaillée. Ainsi que le grossier minerai sous l'action du feu et des eaux se change peu à peu en un pur métal, ainsi l'âme humaine, sous les lourds marteaux de la douleur, se transforme et se fortifie. C'est au milieu des épreuves que se trempent les grands caractères. La douleur est la purification suprême,

la fournaise où fondent toutes ces scories impures qui souillent l'âme : l'orgueil, l'égoïsme, l'indifférence. C'est la seule école où s'affinent les sensations délicates, où s'apprennent la pitié, la résignation stoïque. Les jouissances sensuelles, en nous attachant à la matière, retardent notre élévation, tandis que le sacrifice, l'abnégation, nous dégagent par anticipation de cette épaisse gangue, nous préparent à de nouvelles étapes, à une ascension plus haute. L'âme s'élève ainsi sur l'échelle magnifique des mondes ; elle parcourt le champ sans bornes des espaces et des âges. A chaque conquête sur ses passions, à chaque pas en avant, agrandie et purifiée, elle voit ses horizons s'élargir, elle aperçoit de plus en plus distinctement la grande harmonie des lois et des choses, et y participe d'une manière plus étroite, plus effective. Alors le temps s'efface pour elle, les siècles s'écoulent comme des secondes. Unie à ses sœurs, compagnes de l'erraticité, elle poursuit sa marche éternelle au sein d'une lumière toujours grandissante.

De nos recherches et de nos méditations se dégage ainsi une grande loi : la pluralité des existences de l'âme. Nous avons vécu avant la naissance et nous vivons après la mort. Cette loi donne la clé de problèmes jusqu'ici insolubles. Elle seule explique l'inégalité des conditions, la variété infinie des caractères et des aptitudes. Nous avons connu ou connaissons successivement toutes les phases de la vie terrestre, traverserons tous les milieux. Dans le passé nous étions comme ces sauvages qui peuplent les continents attardés ; dans l'avenir, nous pourrions nous élever à la hauteur de ces génies immortels, de ces esprits géants qui, semblables à des phares lumineux, éclairent la marche de l'humanité. Le temps et le travail, voilà les deux éléments de notre progrès. Cette loi de la réincarnation montre d'une manière éclatante la souveraine justice régnant sur tous les êtres. Tour à tour nous forgeons et nous brisons nous-mêmes nos chaînes. Les épreuves effrayantes dont souffrent certains d'entre nous sont la conséquence de leur conduite passée. Le despote renaît esclave ; la femme altière, vaniteuse de sa beauté, reprendra un corps infirme et souffreteux ; l'oisif reviendra mercenaire, courbé sous une tâche ingrate. Celui qui a fait souffrir souffrira à son tour. Inutile de chercher l'enfer dans des régions inconnues et lointaines. L'enfer est autour de nous ; il se cache dans les replis ignorés de l'âme coupable, dont l'expiation seule peut faire cesser les douleurs.

Mais, dira-t-on, si d'autres vies ont précédé la naissance, pourquoi en avons-nous perdu le souvenir, et comment pourrions-nous expier avec fruit des fautes oubliées !

Le souvenir ! ne serait-ce pas un effrayant boulet attaché à nos pieds. Sortant à peine des âges de fureur, échappés d'hier à la bestialité farouche, que doit être ce passé de chacun de nous ? A travers les étapes franchies, que de larmes n'avons-nous pas fait couler, que de sang n'avons-nous pas versé !

Nous avons connu la haine et pratiqué l'injustice. Quel fardeau moral que cette longue perspective de fautes, pour un pauvre esprit déjà débile et chancelant. Et puis le souvenir de notre propre passé ne serait-il pas lié d'une manière intime au souvenir du passé des autres. Quelle situation pour le coupable, marqué au fer rouge pour l'éternité !

Et les haines, les erreurs se perpétueraient par la même raison, creusant des divisions profondes et ineffaçables au sein de cette humanité déjà si déchirée. Oui, Dieu a bien fait d'effacer de nos faibles cerveaux le souvenir d'un passé redoutable. Après avoir bu les eaux du Léthé nous renaissions à une vie nouvelle. Une éducation différente, une civilisation plus large fait évanouir les fantômes qui hantèrent autrefois notre esprit. Allégés de ce bagage encombrant, nous avançons d'un pas plus rapide dans les voies qui nous sont ouvertes.

Cependant ce passé n'est pas tellement éteint que nous ne puissions en entrevoir quelques vestiges. Si, nous dégagent des influences extérieures, nous descendons au fond de notre être, si nous analysons avec soin nos goûts, nos aspirations, nous découvrons des choses que rien dans notre existence actuelle et dans l'éducation reçue ne peut expliquer. Partant de là, nous arriverons à

reconstituer ce passé, sinon dans ses détails, au moins dans ses grandes lignes. Quant aux fautes entraînant dans cette vie une expiation consentie, quoique effacées momentanément à nos yeux, leur cause première n'en subsiste pas moins toujours visible, c'est-à-dire nos passions, notre caractère fougueux que de nouvelles incarnations auront pour but de courber et d'assouplir.

Ainsi donc, si nous laissons sous les péristyles de la vie les plus dangereux souvenirs, nous apportons du moins avec nous le fruit et les conséquences des travaux naguère accomplis, c'est-à-dire une conscience, un jugement, un caractère tels que nous les avons façonnés nous-mêmes. Ce que l'on nomme l'innéité n'est autre chose que l'héritage intellectuel et moral que nous lèguent les vies évanouies.

Et chaque fois que s'ouvrent pour nous les portes de la mort, lorsque affranchie du joug matériel notre âme s'échappe de sa prison de chair pour entrer à nouveau dans l'empire des esprits, alors le passé reparaît tout entier devant elle. L'une après l'autre, sur la route suivie, elle revoit ses existences : les chutes, les haltes, les marches rapides. Elle se juge elle-même en mesurant le chemin parcouru. Dans le spectacle de ses succès ou de ses hontes, étalés devant elle, elle trouve son châtiment ou sa récompense.

Le but de la vie étant le perfectionnement intellectuel et moral de l'âme, quelle condition, quel milieu nous conviennent le mieux pour réaliser ce but ? L'homme peut travailler à ce perfectionnement dans toutes les conditions, dans tous les milieux sociaux ; cependant il y travaillera plus fructueusement dans des conditions déterminées.

La richesse procure à l'homme de puissants moyens d'étude ; elle lui permet de donner à son esprit une culture plus développée et plus parfaite ; elle met entre ses mains des facilités plus grandes de soulager ses frères malheureux, de participer en vue de l'amélioration de leur sort à des fondations utiles. Mais ils sont rares ceux qui considèrent comme un devoir de travailler au soulagement de la misère, à l'instruction et à l'amélioration de leurs semblables.

La richesse dessèche trop souvent le cœur humain ; elle éteint cette flamme intérieure, cet amour du progrès et des améliorations sociales qui réchauffe toute âme généreuse ; elle élève une barrière entre les puissants et les humbles ; elle fait vivre dans une sphère où n'accèdent par les déshérités de ce monde et où, par conséquent, les besoins, les maux de ceux-ci sont ignorés, méconnus.

La misère a aussi ses effroyables dangers : la dégradation des caractères, le désespoir, le suicide. Mais tandis que la richesse nous rend indifférents et égoïstes, la pauvreté, en nous rapprochant des humbles, nous fait compatir à leurs douleurs. Il faut avoir souffert soi-même pour apprécier les souffrances d'autrui. Alors que les puissants, au sein des honneurs, se jalourent entre eux et cherchent à rivaliser d'éclat, les petits, rapprochés par le besoin, vivent parfois dans une touchante confraternité.

Voyez les oiseaux de nos climats pendant les mois d'hiver, quand le ciel est sombre, quand la terre est couverte d'un blanc manteau de neige, serrés les uns contre les autres au bord d'un toit, ils se réchauffent mutuellement en silence. La nécessité les unit. Mais viennent les beaux jours, le soleil resplendissant, la provende abondante, ils piaillent à qui mieux mieux, se poursuivent, se battent, se déchirent. Ainsi est l'homme. Doux, affectueux pour ses semblables dans les jours de tristesse, la possession des biens matériels le rend trop souvent oublieux et dur.

Une condition modeste convient mieux à l'esprit désireux de progresser, d'acquérir les vertus nécessaires à son ascension morale. Loin du tourbillon des plaisirs menteurs, il jugera mieux la vie. Il demandera à la matière ce qui est nécessaire à la conservation de ses organes, mais il évitera de tomber dans ces habitudes pernicieuses, de devenir la proie des innombrables besoins factices qui sont le fléau de l'humanité. Il sera sobre et laborieux, se contentant de peu, s'attachant par-dessus tout aux plaisirs de l'intelligence et aux joies du cœur.

Ainsi fortifié contre les assauts de la matière, le sage, sous la pure lumière de la raison, verra resplendir ses destinées. Éclairé sur le but de la vie et le pourquoi des choses, il restera ferme et résigné devant la douleur ; il la fera servir à son épuration, à son avancement. Il affrontera l'épreuve avec courage, sachant que l'épreuve est salutaire, qu'elle est le choc qui déchire nos âmes et que par cette déchirure seule s'épanche tout ce qu'il y a en nous de fiel et d'amertume. Et si les hommes se rient de lui, s'il est victime de l'intrigue et de l'injustice, il apprendra à supporter patiemment ses maux en reportant ses regards vers vous, ô nos frères aînés, vers Socrate buvant la ciguë, vers Jésus en croix, vers Jeanne au bûcher. Il se consolera dans la pensée que les plus grands, les plus vertueux, les plus dignes ont souffert et sont morts pour l'humanité.

Et quand enfin après une existence bien remplie viendra l'heure solennelle, c'est avec calme, c'est sans regrets qu'il accueillera la mort, la mort que les humains entourent d'un sinistre appareil, la mort, épouvante des puissants et des sensuels et qui, pour le penseur austère, n'est que la délivrance, l'heure de la transformation, la porte qui s'ouvre sur l'empire lumineux des esprits.

Ce seuil des régions extra-terrestres il le franchira avec sérénité et à sa conscience qui, dégagée des ombres de la matière, se dressera devant lui comme un juge, représentant de Dieu, lui demandant : Qu'as-tu fait de la vie ? il répondra : J'ai lutté, j'ai souffert, j'ai aimé ! j'ai enseigné le bien, la vérité, la justice ; j'ai donné à mes frères l'exemple de la droiture, de la douceur ; j'ai soulagé ceux qui souffrent, consolé ceux qui pleurent. Et maintenant, que l'Éternel me juge, me voici entre ses mains !

.....  
Homme, mon frère, aie foi en ta destinée car elle est grande. Puise dans les vastes perspectives qu'elle ouvre à ta pensée l'énergie nécessaire pour affronter les vents et les orages du monde. Marche, vaillant lutteur, gravis la pente qui conduit à ces cimes qu'on appelle vertu, devoir, sacrifice. Ne t'arrête pas en chemin à cueillir les fleurettes du buisson, à jouer avec les cailloux dorés. En avant, toujours en avant.

Vois-tu dans les cieux splendides ces astres flamboyants, ces soleils innombrables entraînant dans leurs évolutions prodigieuses de brillants cortèges de planètes. Que de siècles accumulés n'a-t-il pas fallu pour les former. Que de siècles ne faudra-t-il, pas pour les dissoudre. Eh bien, un jour viendra où tous ces feux seront éteints, où ces mondes gigantesques s'évanouiront, pour faire place à des globes nouveaux, à d'autres familles d'astres émergeant des profondeurs. Rien de ce que tu vois aujourd'hui ne sera plus. Le vent des espaces aura à jamais balayé la poussière de ces mondes usés ; mais toi tu vivras toujours, poursuivant ta marche éternelle au sein d'une création sans cesse renouvelée. Que seront alors pour ton âme épurée, agrandie, les ombres et les soucis du présent. Accidents éphémères de notre course, ils ne laisseront plus au fond de notre mémoire que de tristes et doux souvenir. Devant les horizons infinis de l'immortalité, les maux du passé, les épreuves subies seront comme un nuage fugitif au milieu d'un ciel serein.

Mesure donc à leur juste valeur les choses de la terre. Ne les dédaigne pas sans doute, car elles sont nécessaires à ton progrès, et ton œuvre est de contribuer à leur perfectionnement en te perfectionnant toi-même, mais n'y attache pas exclusivement ton âme et recherche avant tout les enseignements qu'elles contiennent. Grâce à eux tu comprendras que le but de la vie n'est ni la jouissance, ni le bonheur, mais le développement, au moyen du travail, de l'étude, de l'accomplissement du devoir, de cette âme, de cette personnalité que tu retrouveras au-delà de la tombe telle que tu l'auras faite toi-même dans le cours de cette existence terrestre.

Léon DENIS.